



HAL
open science

Quitter l'Europe Au XIX e siècle

Philippe Rygiel

► **To cite this version:**

Philippe Rygiel. Quitter l'Europe Au XIX e siècle. Travaux et Documents pour la Classe , 2016, 1105, pp.16_21. hal-03984738

HAL Id: hal-03984738

<https://hal.science/hal-03984738>

Submitted on 13 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quitter l'Europe

Au XIX^e siècle, les Européens migrent en masse vers les pays neufs en quête d'une vie meilleure. Ces migrations recomposent le peuplement mondial.

par Philippe Rygiel, professeur en histoire contemporaine à l'université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense

Dans le monde du second XIX^e siècle, les migrants transcontinentaux proviennent généralement, c'est-à-dire le plus souvent, d'Europe. Les flux les plus importants les emportent vers le continent américain, même si ce n'est pas une destination exclusive. De nombreux Italiens vont ainsi gagner l'Amérique du Sud à la fin du siècle. Les habitants des îles britanniques sont nombreux aussi à se diriger vers les périphéries éloignées du monde britannique, l'Australie ou la Nouvelle-Zélande. De même des travailleurs chinois sont mobilisés en Californie et dans de nombreuses parties de l'empire britannique. Malgré cela, le trajet le plus fréquemment parcouru est celui qui emmène un habitant de l'Europe vers l'Amérique du nord. Les historiens établissent à 55 millions le nombre de départs depuis l'Europe entre le début du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Trente-trois millions d'Européens auraient gagné les Etats-Unis, un peu moins de cinq millions le Canada. Les Britanniques, les Allemands sont particulièrement nombreux parmi eux durant la première partie du siècle. A la fin du XIX^e siècle, le migrant européen vient souvent d'Italie, ou d'Irlande, mais aussi des régions aujourd'hui polonaises, que quittent aussi bien des catholiques de langue polonaise que des Juifs issus des marges du monde russe ou encore des uniates ukrainiens.

Cette circulation à l'échelle mondiale, qui est d'abord une circulation des Européens, s'intensifie à partir du milieu du XIX^e siècle, quel que soit l'indicateur que nous utilisons. Les États-Unis enregistrent 30 000 à 40 000 entrées annuelles au début du XIX^e siècle, plus de 300 000 annuellement durant la décennie 1850. A l'aube du XX^e siècle, le nombre d'entrants annuels aux Etats-Unis dépasse le million.

Les facteurs de la mobilité

L'une des raisons de l'intensification des circulations est que la durée et le coût des déplacements diminuent tout au long de la période cependant que les voyages deviennent plus sûrs, sous l'effet du développement de la marine à vapeur et du chemin de fer. Il faut ainsi 114 jours pour gagner un port du Queensland, en Australie vers 1850, 99 jours en 1880 et 57 en 1891. Durant la même période, le taux de mortalité à bord est passé de 4 % à 3 %. Les puissantes compagnies de transport qui émergent alors sont donc des acteurs essentiels de cette histoire, d'autant que leurs agents sont intéressés aux départs. Les compagnies de navigation, de chemin de fer, s'emploient à provoquer ces mouvements, par le moyen parfois de vastes campagnes de publicité.

Bien des raisons poussent des millions d'hommes et de femmes à être attentifs à leurs appels et à s'embarquer pour une destination lointaine.

Certains Européens fuient un danger pressant. C'est particulièrement le cas des populations juives de la zone de résidence de l'empire russe, c'est à dire à l'ouest de celui-ci, qui sont confrontées à partir des années 1880 à un antisémitisme d'Etat, parfois particulièrement brutal. Celui-ci se traduit par une législation qui nuit à leur activité économique, puis par des pogroms, ce qui provoque une très importante vague de départs. Plus d'un million de personnes quittent, à la fin du XIX^e siècle, ces régions, la plupart en direction de l'Amérique du nord.

Beaucoup sont attirés par les besoins en main-d'œuvre et en population des Etats et des économies du nouveau monde. Dans un monde où le capital circule assez librement, certaines régions, stimulées, surtout durant la seconde moitié du XIX^e siècle, par de massifs investissements européens (en particulier britanniques) attirés par la perspective de profits rapides offerts par l'accès à des terres et des ressources naturelles jusque-là peu exploitées, connaissent une croissance exceptionnellement rapide et voient en quelques décennies se constituer des industries puissantes et se construire des villes gigantesques. Chicago, fondée en 1833, compte alors 350 habitants. Idéalement située à la pointe sud de la région des Grands Lacs et au débouché des grandes plaines américaines, vite connectée aux grandes villes de l'est par le chemin de fer, la cité devient un centre industriel puissant, qui compte 300 000 habitants en 1870, 1,7 million en 1900. La population de la ville est alors, et demeurera durant les premières décennies du XX^e siècle, en large majorité composée de migrants européens et de leurs descendants. Les migrations européennes du XIX^e siècle apparaissent alors liées à la forte polarisation des espaces qui caractérise la période, dont l'autre face est la spécialisation agricole accrue de nombreuses régions. Les campagnes européennes abritent souvent en effet durant la première moitié du XIX^e siècle de multiples industries, servant généralement des marchés locaux, qui tendent à décliner à partir du milieu du siècle, sous l'effet, en partie, du développement des moyens de transports modernes. Cela conduit, dans des campagnes qui connaissent souvent une forte croissance démographique, à un sous-emploi chronique, synonyme de pauvreté dont les formes extrêmes se rencontrent en Irlande. La grande famine des années 1840 y fait un million de morts et provoque deux millions de départs pour l'Angleterre ou les nouveaux mondes, pour une population totale, au début des années 1840, de neuf millions.

Ces logiques économiques ne peuvent cependant produire de tels effets que parce que les Etats intéressés consentent alors à la mobilité des personnes, et que de nombreux Européens perçoivent ces possibilités de circulation accrues comme des opportunités. Les pays européens lèvent peu à peu les entraves au départ qui étaient de mise durant la période moderne. La règle du bon gouvernement des Etats voulait en effet qu'il n'y ait de richesse que d'hommes, dont les forces permettent la mise en valeur des terres et dont le nombre est le garant de la puissance des armées. La lente pénétration des normes libérales, la crainte des effets possibles de l'accumulation de prolétaires dans les grands centres urbains, conduisent à la disparation progressive des restrictions au départ. La constitution de 1867 permet ainsi aux sujets de la double monarchie austro-hongroise de ne plus demander la permission des autorités locales pour quitter le pays. À la fin du XIX^e siècle, seul l'empire russe pratique encore un assez strict contrôle des départs.

Les Etats de peuplement européen récent dressent longtemps peu de barrières à l'entrée des immigrants. Le souci de disposer de colons permettant de justifier une souveraineté sur des espaces encore souvent contestés, la puissance politique des représentants des forces économiques et sociales intéressées à une immigration massive l'expliquent dans une large mesure. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que des législations commencent à opérer un tri parmi les candidats à l'immigration et que sont mis en place, aux Etats-Unis surtout, les instruments d'une telle politique. A cette date sont surtout visés les migrants définis comme non blancs, premières cibles des opposants à une immigration sans contrôle. La *Keep Australia white policy* adoptée par le tout jeune parlement australien en 1901, l'*Alien labor act* canadien de 1897, le *Chinese exclusion act* américain de 1882, que complète un accord avec le Japon en 1906, ont surtout pour but et pour effet de limiter l'essor rapide de l'immigration asiatique qui cristallise les oppositions au moment où sont définies les caractères de nations que leurs fondateurs vont affirmer blanches.

La Première Guerre mondiale constitue le terme de cette séquence historique. Désorganisant pour un temps les flux, remodelant profondément les équilibres économiques mondiaux et

ceux des sociétés en guerre, elle est suivie, quelques années plus tard, de la fermeture des frontières de la plupart des grands pays d'immigration du siècle précédent. Les lois de quotas américaines, adoptées en 1921 et 1924, signalent la fin de l'autorisation donnée aux masses européennes de circuler assez librement au sein des limites du monde occidental.

Voyages et vies migrantes

Les migrants européens du XIX^e siècle sont prodigieusement divers par le sexe, la provenance, l'origine, les coutumes ou les parcours, même s'ils sont, pour une majorité d'entre eux, des hommes, jeunes au moment du départ, issus des campagnes ou du prolétariat urbain. Leurs récits des difficultés d'une vie en migration présentent souvent des points communs. Le voyage, évoqué fréquemment sur le mode épique, en constitue un moment-clé. Les passagers de troisième classe des bateaux qui sillonnent l'Atlantique évoquent le traitement brutal infligé par des matelots dont ils ne comprennent pas les ordres, donnés en anglais. A l'arrivée, du moins à la fin de la période, les représentants de l'Etat d'immigration examinent, épouillent, interrogent, décident surtout de qui pourra poursuivre le voyage. Ellis Island, petite île au large de New-York où, à partir de 1892, les migrants sont examinés par les représentants du bureau d'immigration américain, vit passer 12 millions de migrants, dont 2 % environ ne purent gagner le continent. Elle demeure le lieu symbole des grandes migrations européennes et de la bureaucratisation de leur traitement.

Le périple du migrant est une aventure, mais aussi une première confrontation à la condition d'immigrant et aux formes de domination qui la définissent. Le travail qui lui est réservé est souvent le plus dur, le plus sale, le plus dangereux. Nombreux durant la première moitié du siècle à tenter de s'établir comme fermier sur les terres ouvertes à la colonisation des nouveaux mondes, les immigrants se retrouvent ensuite soutiers de l'industrialisation, au fond des mines, sur les chantiers, dans les ateliers de la grande industrie. Ils sont nombreux parmi les ouvriers des abattoirs ou des usines sidérurgiques de Chicago, parmi les ouvriers de la confection à New-York. La méconnaissance de la langue, le peu de protection juridique auquel peut prétendre un pauvre qui n'est pas même citoyen, l'ignorance des règles et des normes du nouvel environnement, la difficulté aussi pour beaucoup à transformer des compétences de travailleur agricole en atouts sur un marché du travail urbain, conspirent à les cantonner dans les travaux les plus ingrats. Ils sont les victimes idéales de tous les prédateurs, parfois des compatriotes un peu plus anciennement installés qui, logeurs, peuvent faire payer fort cher une chambre, une place où dormir souvent d'un faible confort et d'une propreté douteuse. Le logement du migrant récent, arrivant dans une ville qui croît plus vite que ses capacités d'hébergement et ses infrastructures, est généralement médiocre et fait l'objet de descriptions horrifiées et d'enquêtes accablantes. Celles menées par Jacob Riis dans le New York de la fin du XIX^e siècle, illustrées de photographies frappantes, sont demeurées célèbres. Beaucoup de migrants sont de plus en butte à l'hostilité d'une partie de la population du pays d'accueil, voire des autorités, qui se traduit parfois de manière violente. Des Italiens sont tués dans les mines de charbon d'Armstrong en Pennsylvanie en 1874, lynchés en Virginie et à la Nouvelle-Orléans en 1891. En Pennsylvanie, des mineurs slaves en grève sont pris pour cible et tués en 1886, et à nouveau en 1897, sanglante litanie dont nous ne donnons ici que quelques exemples.

Des aventures collectives

Une lecture tragique de l'expérience migrante, qui ne retiendrait que ses drames et ses infortunes, si elle n'est pas sans fondement, ne permet pas de comprendre le départ des millions d'hommes et de femmes qui ont traversé alors les océans, mobilisant souvent toutes leurs ressources. Il faut pour cela se souvenir qu'un travailleur mal payé, mal logé, mal traité, peut cependant considérer son sort plus enviable que celui de ceux qu'il a laissés derrière lui,

ou qu'il pourrait espérer à son retour, plus à même aussi de lui permettre de parvenir à ses fins. Les conditions de travail et de logement ne sont en effet souvent pas moins rudes dans les zones de départ et les formes de domination politique et sociale pas forcément moins brutales. Tel migrant répond ainsi aux enquêteurs italiens chargés d'éclairer le parlement sur les départs massifs pour le nouveau monde qu'en Amérique, ses enfants pourront acquérir une éducation et devenir quelqu'un ce qui n'a guère de chance d'être leur lot en Italie.

L'expérience du migrant est, de plus, rarement une expérience solitaire. Souvent des réseaux familiaux, ou d'origine d'une même localité, enserrent la migration, procurant information, place, et logement. Dans les grandes villes, des communautés migrantes naissent. Les Polonais de Chicago, au prix de lourds sacrifices financiers parviennent à ériger des églises monumentales, qui ne servent pas seulement de lieux culte et de rencontre. La plupart des associations polonaises ont leur siège à proximité de l'église Saint-Stanislas-Kostka, érigée en 1867, qui s'emploie à nourrir la vie culturelle du groupe mais aussi à le doter de sociétés de secours mutuels, où organisent aussi des formations destinées à ce que chacun puisse tenir sa place au sein de la société américaine. Saint-Stanislas, rebâtie et agrandie en 1881, est aujourd'hui encore un point de repère connu de tous les habitants de la cité des Grands Lacs.

Migrations de masse et modernités

L'impact des migrations européennes du XIX^e siècle sur les Etats et les régions qu'elles affectèrent ne se limitent pas cependant à quelques marques dans le paysage urbain. Il est peu d'aspects de la vie des sociétés européennes et américaines qui n'en aient pas profondément reçu la marque. C'est par le travail de migrants que furent construits les routes, les rails, les canaux, les usines et les villes d'Amérique et d'Océanie, injectés dans l'économie mondiale aussi les produits de ces vastes terres. L'émergence de nouveaux pôles puissants de l'économie mondiale et les bouleversements géopolitiques provoqués par celle-ci sont aussi leur œuvre. L'introduction de millions de travailleurs simultanément à l'investissement massif de capitaux privés a nourri sur la longue durée la croissance des régions d'arrivée tout en permettant une accumulation rapide du capital. Leurs périples sont liés donc à l'édification de l'Occident contemporain, et au surgissement en son sein d'un nouveau cœur industriel et urbain, au point qu'il est impossible d'imaginer ce que serait un monde bâti sans leur travail. Il est également bien difficile de concevoir ce qu'aurait été l'histoire des îles britanniques, de la Scandinavie ou des pays de langue allemande si ces régions avaient compté à la fin du XIX^e siècle quelques millions d'habitants et de pauvres de plus.

Encadré

Les migrants européens saisis par les sciences sociales naissantes

Partie de ce que nous savons des migrants européens du XIX^e siècle nous est fourni par les travaux des premiers sociologues américains, particulièrement ceux de l'école de Chicago.

Celle-ci, qui naît à la fin du XIX^e siècle de l'observation des réalités sociales de la métropole en formation, prête, dès l'origine, une attention soutenue aux migrants, nombreux dans la ville. Elle fait de l'étude de leur adaptation à la réalité américaine, menée très tôt au moyen d'enquêtes ethnographiques, une question centrale. L'enquête consacrée aux paysans polonais présents aux États-Unis par Thomas et Znaniecki, publiée en 1918 eut très vite un statut de classique. Park un autre des fondateurs élabora une théorie des rapports inter-ethniques et de l'assimilation. Ces auteurs eurent, tant par la méthode que par leurs thèmes ou le vocabulaire qu'ils mirent en place une influence durable sur les discours savants consacrés aux migrations.

Savoir +

MARIOT Bruno, *Les migrations internationales en Europe et aux Etats-Unis des années 1840 aux années 1940*, Neuchâtel (Suisse), Alphil 2006.

RYGIEL Philippe, *Le temps des migrations blanches. Migrer en Occident du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe siècle*, Publibook, 2010.

GREEN Nancy, *Et ils peuplèrent l'Amérique*, Paris, Gallimard, 1994.

BADE Klaus J., *L'Europe en mouvement. La migration de la fin du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Le Seuil 2002.

BRUN Jeanine, *America ! America ! Trois siècles d'émigration aux États-Unis*, Paris, Gallimard, 1994.

PEREC Georges avec BOBER Robert, *Récits d'Ellis Island. Histoires d'errance et d'exil*, Paris, POL, 1994.